

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Un peu de Tetmajer : Les grues.
Au bord d'un ruisseau

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 52-55

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

UN PEU DE TETMAJER

Une toute jeune princesse polonaise a bien voulu traduire à l'intention des *Echos*, quelques poésies d'un auteur galicien, Tetmajer.

Nous en donnons deux spécimens dans le présent numéro ; deux autres seront publiés dans le n^o de mars.

La personne qui a revu ou surveillé ces traductions, nous a obligeamment communiqué une notice sur le poète. Nous exprimons ici, à nos deux nouvelles collaboratrices, notre profonde reconnaissance pour l'intérêt qu'elles portent à notre modeste Revue ; nous les prions de bien vouloir nous faire connaître encore d'autres auteurs polonais, aussi éminents que Tetmajer.

Casimir Tetmajer est né vers l'an 1875 (1) en Galicie, province polonaise de l'Autriche.

C'est un poète lyrique très connu dans son pays, pour ses poésies et ses nouvelles, remarquables par la beauté de la langue et par ce qu'on pourrait appeler l'impressionnisme de la nature sur l'âme humaine.

Dans ses nouvelles, il représente presque toujours l'homme de génie au prise avec la médiocrité de l'entourage et le manque de fortune d'où cette profonde mélancolie, que nos lecteurs remarqueront aisément dans les pages qui suivent.

Quoique tous les écrits de ce poète ne soient pas aussi artistiques et inoffensifs que les extraits que nous publions, il est très haut coté dans toutes les Polognes. Sa renommée est si grande — et il vient seulement de dépasser la trentaine — que maintenant déjà il fait école et qu'il a de nombreux imitateurs.

(La Rédaction)

Les Grues

(Traductrice S. C.)

Je vis une fois des grues qui fuyaient à l'Occident en grand troupeau.

C'était une soirée d'automne pleine d'une tristesse paisible, comme il arrive toujours à cette heure dans les Carpates.

Les grues volaient lentement et noircissaient au loin au-dessus des montagnes, que rosaient les derniers rayons.

(1) Notre collaboratrice nous donne la date de 1875. Le « Nouveau Larousse illustré », qui n'est pas sans coquilles, fait naître Tetmajer en 1865.

Je les regardai longtemps... enfin elles disparurent et je sentis ma tristesse grandir... Il me semblait — je ne sais pourquoi — que ces grues s'égèreraient en chemin ou ne reviendraient plus jamais.

Elles volaient dans un lointain infini, si tristement... Comme si elles pressentaient aussi qu'elles passaient là pour la dernière fois, et qu'elles ne reviendraient plus jamais, plus jamais.

Dans le sourd gémissement d'une harpe brisée il n'y a pas plus de tristesse que dans ce mot : jamais...

Et le vent des montagnes frappant de ses ailes, contre la glace des étangs, ne gémit pas plus tristement.

Il y a dans ce mot la plainte des arbres coupés qui tendent leurs branches vers le soleil et aussi le regard des yeux d'un homme mourant...

Et que doit faire un homme quand la foi dans la chose la plus chère, s'envole loin de lui, comme les oiseaux dont j'ai pensé, — je ne sais pourquoi, — qu'ils s'égèreraient en chemin, et ne reviendraient plus jamais.....

Au bord d'un ruisseau

Les yeux fermés, je t'écoute, ô murmure du ruisseau entre les montagnes et je t'entends toujours le même, monotone et éternel.

Et une tristesse affreuse, un regret infini, s'empare de mon âme.

Il m'est connu ce murmure depuis mon enfance toujours le même, monotone éternel, et quand je regarde dans mon passé combien de fois je me vois auprès de ce ruisseau, les yeux fermés, l'écoutant toujours avec le même regret avec la même tristesse infinie dans mon âme...

Les années de mon enfance, les années de ma jeunesse printanière, ont passé et maintenant passent aussi les

années de l'âge mûr et disparaissent au loin pour ne jamais revenir, et me voilà de nouveau au-dessus du ruisseau, le même regret, la même tristesse dans l'âme...

Comme si je regrettais quelque chose que j'ai quitté, et quelque chose qui ne reviendra pas ; comme si je m'attristais de la perte d'une chose très chère, que je n'aurais jamais vue, que j'ai seulement pressentie, comme si je pleurais quelque chose qui s'en va, et qui ne s'est jamais arrêté près de moi.

Combien de fois ai-je tendu les bras vers les sourires trompeurs du sort ! et puis je revenais m'arrêter au-dessus du ruisseau, les yeux fermés en écoutant son murmure monotone et éternel avec le même regret, la même tristesse infinie dans mon âme... Sera-ce toujours ainsi ? Jamais, jamais ne m'arrêterais-je au-dessus de cette eau murmurante, avec un autre sentiment que ce regret, cette tristesse infinie.....